

[>>> RETOUR AU SOMMAIRE](#)

Rédacteurs : Stéphane DELOGU - Prosper VANDENBROUCKE - Philippe PLOUGONVEN - Emmanuel DUBOIS - Philippe MASSE - Matthieu DUBOIS - Eric GIGUERE - Pierre LUCE

NUMERO 40 - NOVEMBRE 2006

L'édito

DE STEPHANE DELOGU

La Télévision est décidément la référence du bon sens à portée de lorgnette. La dernière production longue durée proposée au bon peuple en est la preuve étincelante. Il y a 22 ans, un gamin de 4 ans était retrouvé noyé dans la Vologne, pieds et poings liés. Comme chacun le sait ou presque, tant cet effroyable fait divers a tenu en haleine tout un pays pendant quelques mois voire quelques années pour les plus accrocs d'entre nous. 22 ans plus tard, personne ne connaît de manière absolument certaine l'identité du salaud capable de ce qui existe de pire dans les crimes perpétrés par le genre humain : l'assassinat d'un gosse. Pour tout vous dire, on n'en connaît rien de rien. La faute à qui ? Bonne question, votre honneur. A pas de chance sûrement, avec l'aide providentielle d'une institution à plusieurs têtes qu'on appelle communément "médias". Les médias ont été omniprésents sur les bords de la Vologne, ce qui comme nous ne l'ignorons pas est le meilleur ingrédient pour la sérénité de l'enquête. Le décor est planté sur un juge, ni petit, ni grand, seulement pris de vitesse par un fait divers dont la France s'est emparée et s'est délectée. Mais si, reconnaissez-le, Nous fûmes nombreux à nous être demandé, qui de Bernard Laroche, de Christine Villemin ou de Muriel Bolle serait notre poulain, notre chromozome manquant. Nous fûmes donc les complices d'un déchainement médiatique dont nous devenions de faits les premiers aficionados. Le petit juge a fait office de fusible, une voie de garage l'attendait au virage après le court circuit. Ladite pression médiatique donnait au passage aux enquêteurs une obligation de résultat dans un contexte un peu particulier où les vieilles rancœurs ressortaient de terre comme les pissenlits au printemps. Fallait à tout prix tirer le Bingo, quitte à griller les étapes ! le peuple le réclamait à corps et à cris par caméras et stylos bille interposés. Lorsque le feuilleton s'est essoufflé, un nouveau fait divers est venu fort à propos pour relancer la saga. Bernard Laroche a disparu de la scène, tué par le mari de Christine Villemin. Normal, c'était lui le meurtrier. Le seul problème est que cette accusation n'a jamais été formellement démontrée et qu'elle se trouvait dans une pièce d'instruction consultée par un journaliste, pour terminer son parcours tortueux dans les mains de Jean Marie Villemin. On ne pouvait pas mieux s'y prendre au rayon du sensationnel : effet brillamment réussi puisque le résultat a dépassé toutes les espérances. Muriel Bolle s'est retrouvée devant les feux de la rampe, sur fond de révélations arrachées au forceps, nous a t'on annoncé à l'époque. Ca nous a bien tenu en haleine quelques mois, avant que le soufflet ne retombe à nouveau. Qu'à cela ne tienne, quelques jours plus tard, Christine Villemin tenait la corde à son tour. Qu'on nous pardonne ce très mauvais jeu de mots. Décidément, on rigole de tout, pensez vous. Et vous vous trompez lourdement : nous sommes tout simplement persuadés qu'une mère est génétiquement incapable d'un acte dirigé contre son propre enfant, qui plus est agréement de la sinistre mise en scène que personne n'ignore. A moins que la mère en question présente un profil de psychopathe, ce qui à notre avis correspond autant au profil de Christine Villemin qu'une polytechnicienne au

LE COIN LECTURE

STEPHANE DELOGU

LES BIENVEILLANTES de Jonathan Littell



Vers 1980, un paisible Franco-Allemand termine sa carrière comme directeur d'une usine de dentelle du Nord de la France. Pourtant, dans une autre vie, quarante ans plus tôt, le même homme était un rigoureux fonctionnaire SS, chargé de surveiller le bon déroulement des opérations d'élimination programmées sur le front de l'Est. C'est au cours d'une sorte d'enquête autobiographique que le notable d'aujourd'hui se lance sur les traces de l'homme qu'il fut, revivant les atrocités auxquelles il a participé. Ce n'est qu'à la toute fin de ce roman où se mêlent grande fresque historique et récit intime, que le lecteur saura enfin ce qui poursuit cet homme depuis si longtemps. Jonathan Littell, fils de l'écrivain américain Robert Littell, spécialiste du roman d'espionnage, écrit directement en français. Tout simplement le Best Seller de la rentrée, dérangeant et prenant.

[POUR ACHETER CE LIVRE EN LIGNE CLIQUEZ ICI](#)

8th AIR FORCE Les groupes de bombardiers lourds américains en Angleterre de 1942 à 1945. Grégory Pons (Histoire et collections)

PHILIPPE MASSE



bras de Vincent Mydoom.

Dernier acte du du Vaudeville macabre : Christine Villemin est incarcérée puis relâchée. Le juge Lambert fini dans un sous secretariat aux approvisionnements en porte documents cartonnés, Muriel Bolle est retournée à ses histoires de famille, Jean Marie et Christine Villemin vivent retirés en Région Parisienne où il ont retrouvé la paix, les enquêteurs en charge du dossier ont sûrement fait leur bonhomme de chemin, malgré leur diplômes d'incapables décernés par les phalanges médiatiques. Les médias, qui ne sont pas des personne morales, mais des types payés sur le sensationnel qu'ils rapportent à la maison s'en sont allés rongés un nouvel os, à l'affut de nouvelles révélations formidables. Cette affaire fut tout sauf le procès d'un criminel qui court toujours. Il fut le procès d'une justice qui découvrait longtemps après l'affaire Dreyfus les dangers pervers de la pression médiatique et qui a pêché par imprudence. Il fut aussi celui d'une certaine presse qui rien ne rebute, celui aussi d'un public bon teint se gargarisant de voyeurisme tout en se défendant de l'avoir fait un jour. Mais jamais il ne fut celui d'un pouvoir capable de modifier le déroulement d'une enquête au point de la diriger à distance. Et ce procès là aurait largement mérité d'être instruit : il est le premier élément déclencheur du fiasco de l'Affaire Villemin et n'a pourtant jamais été poursuivi pour entraves à la justice. La télé va donc nous servir tout ça, que vous ne raterez sous aucun prétexte si le cœur vous en dit ; le notre nous dit , quant à lui, autre chose. Il nous rappelle qu'il y a vingt deux ans , un pauvre gosse de quatre ans a été tué par une courageuse ordure qui n'a jamais eu le cran d'affronter le châtement qu'il mérite. Mais le plus écoeurant est de loin tout ce que cette saga malsaine représente en deniers sonnants et trébuchants sous forme de produits dérivés de l'assassinat d'un enfant : livres, interviews, documentaires, magazines, journaux, et maintenant long métrage. On va finalement finir par croire qu'à l'exception de ses parents qui ont perdu leur enfant dans des conditions effroyables, la mort de Grégory a fait les choux gras d'un tas de monde. Ce qui ne grandit pas la société dans laquelle nous vivons et ne nous incitera pas davantage à être témoins une nouvelle fois de tout cet étalage nauséabond.

Cela pose finalement la question de situer la Liberté de la Presse, ou la Liberté tout court au sein de notre monde contemporain , car il nous semble bien que c'est un mot qu'on manipule sans grands scrupules suivant le but recherché. La Liberté sous-entend elle donc le droit de salir ou bien encore celui de manipuler ? nous sommes persuadés du contraire, ne serait ce que par respect pour tous ceux qui à travers les siècles sont morts pour elle. Finalement , ce qu'on invoque au nom de la liberté n'est rien d'autre qu'une histoire d'otages car la presse sera toujours otage de quelque chose : otage d'un pouvoir drastique sous Vichy, otage d'une logique économique aujourd'hui. Grégory Villemin, quant à lui et vingt deux ans après sa mort, continue d'être otage d'une histoire qui jamais n'aurait du être la sienne. Au mois prochain

Du nouveau chez Atlas

Grégory Pons nous fait partager sa passion pour la 8th Air Force. Le livre qu'il a écrit sur la Midgthy Eight est richement documenté la plupart des photographies sont inédites et proviennent des archives privées des aviateurs. L'auteur nous fait vivre le tour d'opérations des équipages grâce à l'adjonction des journaux intimes des volants (Pilotes , navigateurs, bombardiers....). On suit grâce aux planches dédiées à l'uniformologie l'évolution des nouveaux vêtements destinés aux vols à haute altitude. Les organigrammes sont très détaillés et nous en apprennent beaucoup sur la structure du commandement américain. On apprécie de connaître la localisation de l'ensemble des bases aériennes de la 8th Air force. Les amateurs de «Nose Art » ne seront pas déçus, puisque ce livre nous fait découvrir une magnifique collection de dessins magnifiques.

Ce livre est le livre mémoire dédiés aux 47000 aviateurs décédés lors du second conflit mondial. Sa richesse fait qu'on en oublie les quelques photos dédiés à un officier d'armement du 351st BG du nom de Clark Gable.

Son prix est de 39,95€et les fêtes de Noël arrivent bientôt ; c'est un magnifique livre qui trouvera sa place sous les sapins des passionnés de l'aéronautique de la seconde guerre mondiale.

On the Web

DE STEPHANE DELOGU



[VISITER CE SITE](#)

Philippe MANAUD a travaillé d'arrache pied pour nous proposer L'HISTOIRE EN QUESTION. Tout d'abord, le design est au rendez vous, irréprochable, fonctionnel et surtout très agréable à l'oeil. Des centaines de questions traitant de l'histoire de France sont proposées dont une large rubrique consacrée à la seconde guerre mondiale. Les petites histoires dans la grande histoire ne sont pas en reste : nous sommes resté bouche bée devant un dossier complet consacré à l'épuration, un dossier complet, captivant, privilégiant le détail à l'ensemble. Un vrai travail d'historien passionné par la communication.

Philippe MANAUD se présente ainsi : *"Je suis un mordu d'Histoire et d'informatique et j'essaie de faire partager mes passions à travers le site de l'Histoire en questions. Ce site représente 3 ans de recherches, de lectures et d'écritures. Le côté « questions » du site permet de tester ses connaissances sur toutes les périodes. Depuis peu je m'intéresse aux anecdotes, aux tragédies et aux moments forts de l'Histoire et avec des photos, je raconte la vie des gens du monde antique à l'époque récente. Malheureusement je manque de temps et de conseils, mais le plaisir est toujours là !"*

Vous l'aurez donc deviné sans peine : nous avons adoré ce superbe site qui est à visiter sans tarder.



STALINGRAD 1943. N°02 AU PRIX DE 4.99 EUROS

Les Editions ATLAS viennent d'éditer les deux premiers numéros d'une collection de saynètes représentatives de la seconde guerre mondiale. Le débarquement à Omaha Beach vient d'être suivi par un mini diorama symbolisant la Bataille de Stalingrad et plus particulièrement Vassili Zaitsev, tireur d'élite rendu célèbre par le film "Stalingrad". Atlas proposera prochainement d'autres productions au 1/48ème telles que "Sainte Mère Eglise", "Libération de Paris", "Bir Hakeim". Le n° 2 est actuellement en kiosque au prix de 4.99 euros. Mais les prochains seront hélas proposés au "prix de croisière" de 12.99 euros. En vente dans les librairies. Chaque saynète est vendue avec une brochure se rapportant au sujet représenté, qui il faut bien le reconnaître, s'adresse avant tout aux néophytes.

Partenaires

MAGAZINE DU SITE NORMANDIE 44 LA MEMOIRE DE PHILIPPE CORVE



>>> [DECOUVRIR](#) LE MAGAZINE DE NORMANDIE 44 LA MEMOIRE

LE JOURNAL DU SITE HISTOQUIZ



>>> [DECOUVRIR](#) LE JOURNAL HISTOQUIZZ DE PIERRE CHAPUT

Belgique 1940 : neutralité et défense

Par Prosper Vandenbroucke.

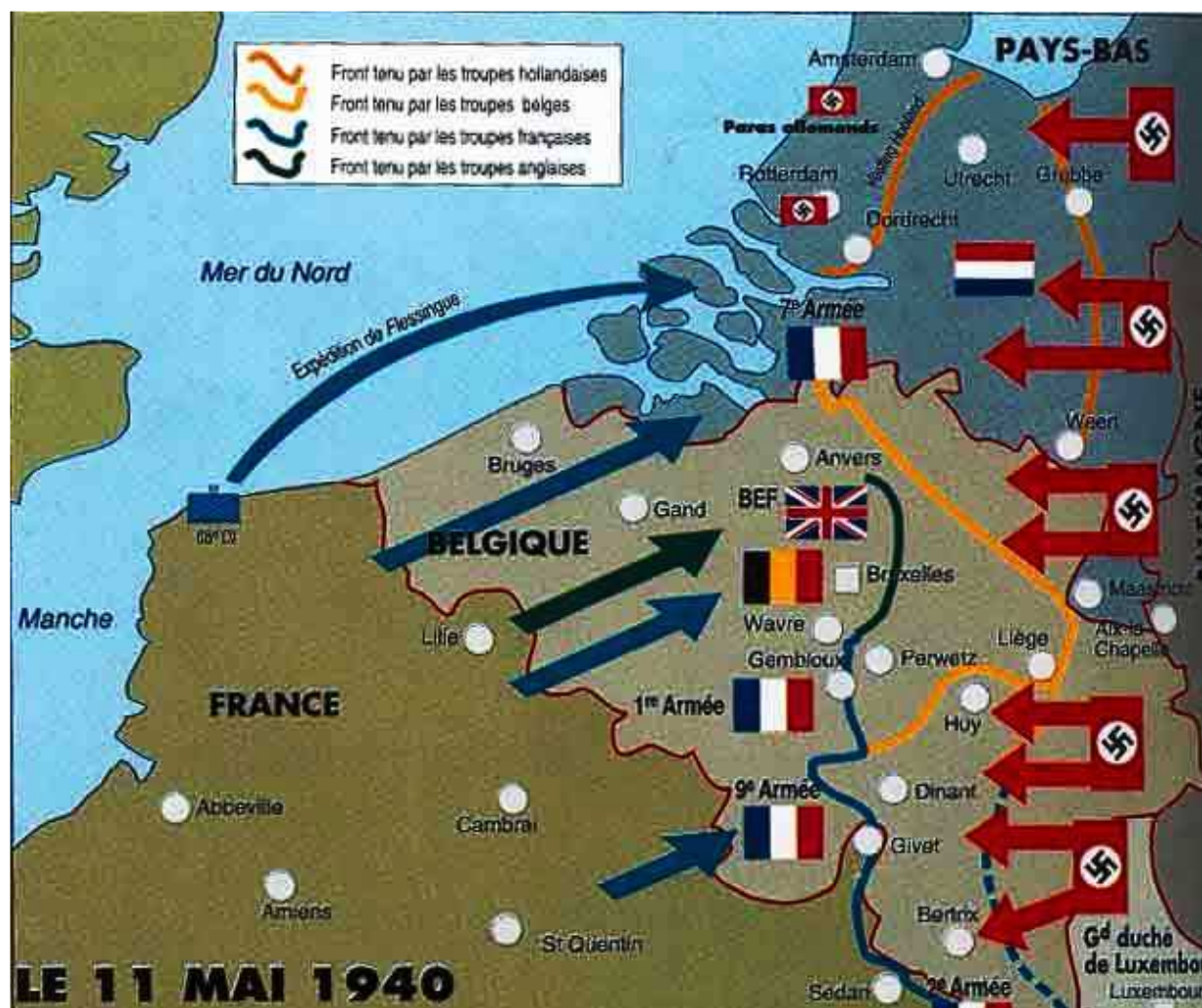


A l'aube du 1er septembre 1939, l'Allemagne attaque la Pologne. Dès lors, les traités d'alliance vont jouer. Le 3, la Grande Bretagne puis la France déclarent la guerre au III Reich. Aussitôt, comme prévu la Belgique proclame sa neutralité. Ses obligations militaires sont connues : elles sont définies par les déclarations de 1937 par lesquelles l'Angleterre et la France, le 24 avril, et l'Allemagne, le 13 octobre, ont pris acte de la détermination du gouvernement belge : « (a) de défendre avec toutes ses forces les frontières de la Belgique contre toute agression ou invasion et d'empêcher que le territoire belge ne soit utilisé en vue d'une agression contre un autre Etat, comme

passage ou comme base d'opération par terre, par mer ou dans les airs ; (b) d'organiser à cet effet de manière efficace la défense de la Belgique ».

FACE AU SUD.

Au lever de rideau, l'armée belge a déjà en place seize divisions et de nombreuses unités non endivisionnées. La mobilisation a effectivement commencé le 25 août. Les deux tiers des formations font face au sud. La Belgique affirme ainsi sur le terrain qu'elle est déterminée à tenir ses engagements. La neutralité n'oblige pas le pays à répartir ses troupes immuablement en lots égaux sur toutes ses frontières. Il doit veiller, au contraire, à les disposer en tenant compte de la conjoncture militaire réelle. La Belgique a dit sa résolution de se défendre « contre toute agression ». Elle ne s'est jamais engagée à rester indifférente aux réalités. Résister à toute agression veut dire s'opposer à une agression, quelle qu'elle soit. La formulation a beau être abstraite, elle vise une réalité concrète. Encore convient-il de ne point se laisser surprendre. Gouverner, c'est prévoir. L'analyse du rapport des forces en présence et des intentions des adversaires est le guide des précautions à prendre. La politique a, bien entendu, son mot à dire. Elle ajoute ses exigences aux impératifs de la défense. A s'en tenir aux données immédiates, il eût suffi de procéder à une mise en garde générale.



OFFENSIVE DE MAI 1940 EN BELGIQUE - Source <http://oberkampf.muddeln.free.fr/images/maps/flessingue.jpg>

Les forces du III^e Reich mettent tout le paquet contre la Pologne. A l'ouest, elles n'ont qu'un cordon de troupes. L'avantage du nombre est du côté de l'armée française. Mais sa concentration est lente et s'oriente vers la Sarre. De nulle part ne se dessine une menace contre la Belgique. Le déploiement initial des grandes unités belges est, d'ailleurs, axé davantage sur l'avenir que sur le présent. Il ménage des arguments pour le moment où il faudra inverser le dispositif en vue d'écarter un risque plus réel. Les allemands seront malvenus, alors, à reprocher au Royaume de n'avoir pris des mesures que contre l'Allemagne. En attendant, la Belgique neutre montre à l'évidence que sa neutralité n'est pas un vain mot. La répartition de ses troupes est appelée à se modifier. Elle s'adaptera aux changements de la situation militaire. Lorsque se produira l'offensive française attendue entre Rhin et Moselle, elle en suivra l'évolution. De ce fait, un regroupement vers l'est s'opérera progressivement. L'armée belge aura, dès lors, de plus en plus à protéger le pays contre la tentation des Allemands de passer par son territoire pour tomber dans le dos des Français.

La prévision est logique mais elle ne réalise pas. La France ne se démène guère pour sauver la Pologne. Les opérations en Sarre sont lentes à démarrer. Elles ne constituent qu'une parodie d'offensive. La neutralité belge n'y est pour rien. Elle n'a pas privé l'armée française d'un espace de manœuvre. La stratégie des Alliés est de n'agir sur une grande échelle qu'en 1941, voire en 1942. L'issue du conflit décidera du sort de la Pologne. Aucun plan n'est dressé pour voler tout de suite à son secours. La tirer d'affaire apparaît vite comme impossible. La partie est trop inégale dans la plaine de la Vistule. Le commandement français s'en rend compte. Le 9 septembre, il énonce qu'« il importe de songer au lendemains ». Le 12, la décision est prise d'arrêter les frais. Commence alors, à l'ouest, un silence des armes fort déroutant. Roland Dorgelès lui donnera un nom : la « Drôle de Guerre ». Qu'elle soit appelée à durer jusqu'au printemps est loin de sauter aux yeux à la fin de l'été 1939. En revanche, à la mi-septembre, il est clair que les Allemands vont bientôt se trouver en mesure de ramener le gros de leurs forces à l'ouest. Les services compétents belges s'accordent pour situer les transferts massifs dans la première quinzaine d'octobre. Ils estiment que les mouvements porteront sur une cinquantaine de divisions. Parmi elles se trouveront les meilleures unités de l'armée allemande. Le paysage militaire de l'Occident en sera complètement changé. La Troisième République n'a pas bougé quand elle disposait de la supériorité numérique. Il est peu probable qu'elle le fasse lorsque les Allemands seront en force. Toute la question est de savoir si le III^e Reich se montrera entreprenant. Quoi qu'il en soit, le commandement belge considère qu'une période difficile s'ouvrira le 5 octobre. Pour lors, il faut donc parer à toute éventualité.



ENTREE DES TROUPES ALLEMANDES EN BELGIQUE - MAI 1940 (D.R)

LA MENACE.

L'état-major général reçoit ses instructions le 21 septembre. Douze divisions vont se poster d'Anvers à Liège, face au nord-est. Des cyclistes et de la cavalerie motorisée aux avancées de la Cité ardente (Liège) ainsi que la 1^{ère} division de Chasseurs Ardennais, largement étirée en Ardenne, compléteront jusqu'aux abords d'Arlon la mise en garde contre l'Allemagne. Enfin, comme un trait d'union entre Liège et Namur, la 2^{ème} D.Ch.A. (Chasseurs Ardennais), tiendra la Meuse, d'Engis à Andenne. Sur les vingt divisions qu'aligne alors l'armée belge, quatorze répondront à la situation nouvelle que va créer la venue des grandes unités allemandes retirées de Pologne. Les six autres divisions restent tournées vers le sud. Il n'empêche que le centre de gravité du dispositif est orienté nettement vers le nord-est. C'est un véritable retournement par rapport au déploiement initial. Les ordres sont donnés aux exécutants le 29 septembre. Les mouvements seront achevés avant l'afflux des formations allemandes. La préoccupation est ainsi respectée d'anticiper le péril jugé plus menaçant. L'accent est mis désormais sur la défense de l'arc Canal Albert - Meuse, jalonné par Anvers, Liège et Namur. Le nouveau dispositif s'inscrit dans l'optique d'une action concertée avec les Alliés. Certes, les contacts ne sont pas renoués. Les derniers remontent à 1936. Mais il y a une logique à se reporter à eux dès lors qu'on

pare à l'éventualité qu'ils avaient pour régler. Le 15 mai 1936, le général Gamelin, le généralissime des armées françaises, a déclaré à ses interlocuteurs belges que la défense du Canal Albert constituait « la sauvegarde commune franco-belge » Il en est découlé une répartition des rôles. Aux Belges de consacrer le gros de leurs forces à soutenir seuls le premier choc sur le front le plus distant des secours français et britanniques. Aux Français, en revanche, de prendre immédiatement en charge la Meuse et ses avancées en amont de Namur, à meilleure portée de leurs bases de départ.

Le commandement belge n'a jamais envisagé de défendre le pays indéfiniment par ses propres moyens. Au contraire, il table sur l'intervention de renforts puissants. Il sait toutefois qu'ils ne seront pas à pied d'œuvre du jour au lendemain. Son problème est, par conséquent, de leur ménager le temps d'arriver. Une directive du 25 septembre y pourvoit. Elle s'adresse au III^e C.A., le corps d'armée qui tient Liège et ce trouve, à ce titre, le plus exposé, à la clef de voûte du dispositif. L'espoir est de résister sur place. La consigne générale est, d'ailleurs, de se battre sur le canal et le fleuve « sans esprit de recul ». mais il est sage de prévoir l'éventualité où les coupures seraient franchies. La directive indique donc des axes de repli et elle le fait en sorte de maintenir entre l'envahisseur et les secours débouchant de France un écran de troupes belges. Le document, destiné alors au seul III^e C.A., est l'ébauche d'un plan de camp agne.

Les semaines qui suivent voient s'accroître les motifs d'appréhension. De jour en jour, de nouvelles unités allemandes sont repérées. Le 14 octobre, la 2^{ème} section de l'état-major général de l'armée dénombre une soixantaine de divisions. Le 29, elle en compte une dizaine de plus. La réplique est de poursuivre la mise sur pied de guerre de l'armée belge. Deux divisions supplémentaires sont mobilisées. Elles portent l'effectif de l'armée de campagne à vingt-deux divisions : dix-huit d'infanterie, deux de Chasseurs ardennais et deux de cavalerie. La limite des possibilités est atteinte. L'enflure du nombre opère au détriment de la qualité. Toutes les grandes unités sont loin de se valoir. Heureusement, des compensations sont en vue. Le déploiement français s'est modifié. D'abord bourré devant l'Allemagne, il ne cesse de renforcer le long de la frontière belge. A la fin octobre, la 2^{ème} section évalue à vingt-cinq les divisions françaises prêtes à intervenir. S'y ajoutent cinq divisions britanniques. L'angoisse ne paraît donc pas de raison.



AMR 35 DU 4^e REGIMENT DE DRAGONS PORTES A GHYVELDE MAI 1940 (D.R)

DECEPTIONS.

Il n'empêche que le mois de novembre connaît une première montée des alarmes. Du coup, la dissuasion graduée franchit un nouvel échelon . Dix-huit divisions sur vingt-deux sont incluses dans le système de défense contre une « attaque venant de l'est ». En outre, un pas est franchi vers la France. Les intentions du général Gamelin font l'objet d'un sondage. Il s'agit de savoir sur quels renforts compter au Canal Albert et au bout de combien de temps. Poser la

question n'est pas enfreindre les devoirs de la neutralité. C'est un complément à des précautions destinées à ne jouer qu'à la suite d'une agression allemande caractérisée.

La réponse déçoit Bruxelles. Le général Gamelin promet de gagner l'alignement Anvers, Liège, Louvain, Wavre, Namur. La progression sera « très méthodique ». Elle se fera « à la vitesse des unités à pied ». C'est seulement lorsque le front aura été atteint que la possibilité sera examinée de pousser jusqu'au Canal Albert et à la Meuse de Liège à Namur. On est loin du soutien espéré à bref délai sur la ligne tenue par le gros de l'armée belge ! Le commandement belge ne modifie pourtant pas ses plans. Il espère encore rallier le général Gamelin à ses vues. Une nouvelle poussée d'inquiétude en janvier 1940 lui fournit l'opportunité de revenir aux interrogations de novembre. Cette fois, elles demeurent sans réponse. La conclusion s'impose. Le commandement français se refuse de donner les garanties attendues. Il ne reste qu'à en tenir la leçon. Tout un jeu de directives sort le 12 février. Chaque instruction s'applique à l'un des corps qui auront à se replier le cas échéant.

L'ensemble forme un véritable plan de campagne. Il prévoit la retraite en direction de la ligne de bataille choisie par le général Gamelin et il en organise les modalités. Comme dans l'ordre du 25 septembre au III^e C.A., l'intention est de mener une manœuvre retardatrice facilitant l'installation des grandes unités alliées dans le créneau qui leur est imparti. Ce que les documents ne révèlent pas, c'est que les contacts repris en secret, et par intermittence, entre les commandements français et belge ont permis de délimiter le secteur de chacun. Les Belges feront front d'Anvers à Louvain. Les Britanniques prendront leur suite à Wavre. Les Français barreront la « trouée de Gembloux » jusqu'aux abords de Namur. La position fortifiée sera défendue par un corps belge et les équipes des forts. Quant à la Meuse en amont de Namur, elle sera tenue par les Français et la jonction se fera ainsi avec les divisions en place en France.

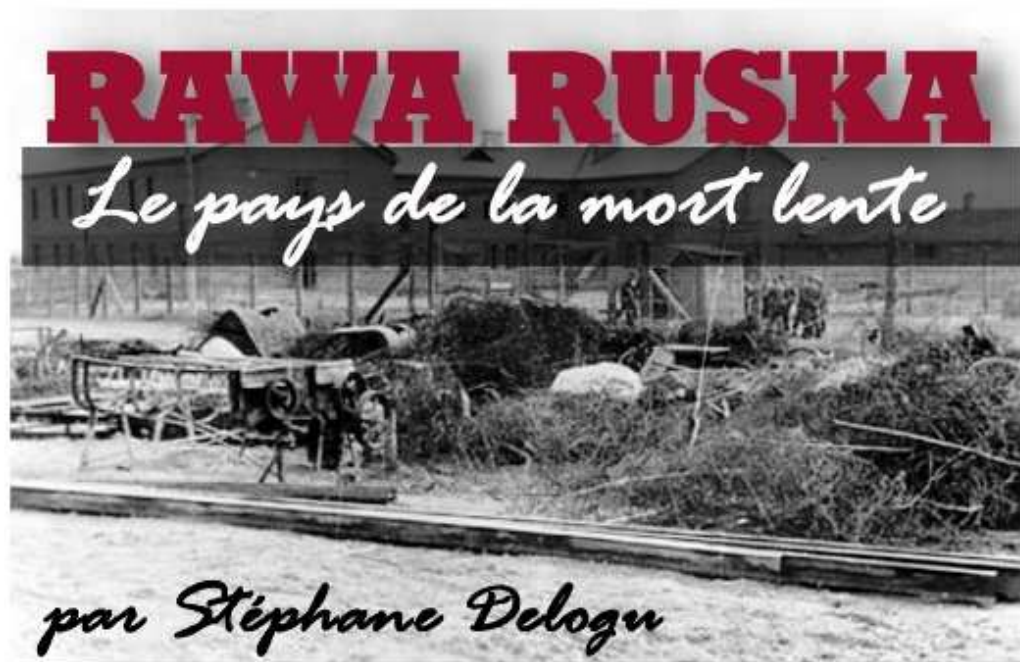
Il faut cependant observer que la consigne à l'armée belge demeure de défendre l'arc Anvers, Liège, Namur. Le rétablissement sur la corde Anvers, Wavre, Namur n'intervient qu'en seconde hypothèse, comme un pis-aller, si la première ligne est intenable. En effet, le commandement belge garde l'espoir que Britanniques et Français finiront par aller jusqu'au Canal Albert. Il leur en attribue les moyens et calcule qu'ils en auront le temps. De là l'ambivalence du dispositif maintenu sur la ligne d'eau qui relie Anvers à Liège. Il est trop étoffé pour une simple couverture et trop mince pour une position d'arrêt. Tout s'éclaircit si l'on sait qu'il table toujours sur le renfort des Alliés.

Le déploiement de l'armée belge parvient ainsi au terme de son évolution. Elle est considérable. Le gros a d'abord été rangé face au sud. Il l'est en fin de compte – et dans une proportion beaucoup plus forte – face au nord et à l'est. L'inspiration, elle, est restée la même : défendre le pays « contre toute agression ». Au début, le danger aurait pu venir de la France. Il suffisait que l'éventualité pût en être évoquée. Ce qu'il fallait faire a été fait. La nécessité était pourtant plus politique que franchement militaire. Mais les mesures prises ont procuré l'aisance souhaitée quand il s'est agi de répondre à une menace autrement réelle. Cela n'a pas tardé. A partir du début d'octobre 1939, le dispositif belge n'a plus cessé de se renforcer contre l'Allemagne. La veille de l'invasion, vingt divisions sur vingt-deux font face à la direction d'où l'attaque va surgir. La proportion est éloquente. Elle montre que la neutralité n'a pas empêché la Belgique de prendre les précautions que la défense de ses intérêts lui commandait.

Prosper Vandenbroucke

(Source : Article de Jean Vanwelkenhuyzen in : "Jours de Guerre" n°2 édité par le Crédit communal de Belgique – Bruxelles 1990)

Rawa Ruska n'évoque pas la mort, Rawa Ruska est la mort. Elle se dévoile lentement, jour après jour, heure après heure, elle n'est que la fin prévisible et intangible du voyage vers l'horreur inventé par les nazis pour mieux briser les esprits hermétiques à leur rêves de domination. A Rawa Ruska, la mort est aussi à l'extérieur, la petite cité de Galicie aux abords de laquelle le Stammlager 325 est implantée est toute aussi maudite parce que peuplée en grande partie de juifs, donc vouée à la disparition. En pénétrant dans l'enceinte, tout espoir meurt, ou plus exactement tout est entrepris pour y



RAWA RUSKA

Le pays de la mort lente

par Stéphane Delogu

parvenir. La fin ne compte pas, chacun la connaît parfaitement pour en avoir un aperçu à chaque seconde. Ce qui compte est le moment où la fin interviendra ; entretemps, tout n'est qu'une question de force physique et morale, de volonté, d'adaptation au pire. A Rawa Ruska, la mort l'emporte toujours. Pourtant, des actes de résistance existent, ce qui les rend encore plus remarquables dans ce contexte où rien n'incite à l'espoir et où tout est fait pour briser ce qu'il peut encore rester d'humain dans le regard des détenus. Peu d'entre nous connaissent vraiment le "Camp de la Mort Lente". La mort, elle, a fait son travail jusqu'au bout : Rawa Ruska est tombé dans l'oubli.

Rawa Ruska est une ville de Gallicie (Province de l'Ukraine), presque frontalière de la Pologne, située non loin du camp d'extermination de Belzec et une cinquantaine de kilomètres de Lemberg. Dès le début de l'opération Barborossa en juin 1941, les Allemands ouvrent des camps destinés à recevoir des prisonniers de guerre Soviétiques. A Rawa Ruska, c'est une ancienne caserne de l'armée rouge qui est aménagée sommairement en camp. Quelques 18.000 prisonniers Soviétiques y sont bientôt entassés dans des conditions effroyables : bâtiments sans fenêtre, chalits sans couverture, un seul robinet déversant une eau polluée, absence d'installations sanitaires et médicales, sans parler de la nourriture réduite à sa plus simple expression. Une prisonnier Français évoque ainsi son arrivée au camp : *"Lorsque nous arrivons, le voyage a rendu malades beaucoup d'entre nous. J'ai mal au ventre, à un point tel que je vomis devant des baraquements. Alors, devant moi, se produit une image qui a jamais restée gravée : des prisonniers de guerre russes se jettent au sol et lappent ce que je viens de régurgiter ! J'ai du mal à imaginer ce que les allemands ont pu faire endurer à ces hommes, les transformant en bêtes à l'affût de la moindre vermine. Ils ont l'air de squelettes vivants, d'une saleté repoussante, ils ont réussi à leur oter toute humanité à force de souffrances."* D'autres témoignages parlent également de scène de cannibalisme, des 18.000 prisonniers soviétiques, il n'en reste que 400 à l'arrivée des premiers convois Français et Belges en 1942. Quelques semaines plus tard, il n'en restera plus un seul, tous seront enterrés dans des charniers creusés dans les bois avoisinants. Il reste donc environ 15 à 20.000 prisonniers de guerre Français et Belges, jugés récalcitrants ayant chacun ou une plusieurs tentatives d'évasions de Stalag ou d'Oflag à leur actif.

Si les conditions de vie des Français sont sensiblement meilleures que celles infligées aux Soviétiques, elles n'en restent pas moins inhumaines : *"Il y eut jusqu'à 12 à 15 000 détenus en même temps dans le camp, et il n'y eut toujours qu'un seul robinet d'eau. Encore faut-il souligner que celle-ci était polluée en raison de la présence de charniers dans le voisinage immédiat du camp. L'eau provenait par pompage, et sans filtrage, d'une rivière chariant souvent de nombreux immondices. Il fallait faire la queue durant plusieurs heures pour obtenir une maigre ration d'eau. Les déportés au camp de RAWA-RUSKA, sans aucun doute, ont été placés dans les plus mauvaises conditions de régime alimentaire. La quantité d'aliments distribués était nettement insuffisante, et d'une qualité déplorable. Une soupe par jour constituée par du liquide dans lequel on remarquait un peu de millet ! des fanes de choux quelquefois, pour changer ! des cosses de pois !...De temps en temps, il y avait une distribution de margarine, ou graisse synthétique, de marmelade de betteraves la plupart du temps avariée (asticots). Le pain ? Les premières semaines, sa distribution était bien irrégulière en raison de mauvais arrivages. Très souvent, la boule pesant un kilogramme était à partager entre 30 ou 35 détenus. Il est arrivé de rester deux ou trois jours sans en avoir. Une "tisane" était servie matin et soir. Elle était à base de décoction de feuilles ou de bourgeons de sapin. La quantité réservée à chaque homme était d'environ un quart à un demi-litre ! Il y fut quelquefois distribué des pommes de terre souvent gelées et en partie pourries provenant d'un silo voisin. Pour manger et boire, les détenus n'eurent que des objets découverts dans le camp : boîtes de conserve rouillées, vieux casques, tuiles, etc. Bien souvent, il n'y eut qu'un récipient pour plusieurs hommes. Des cuillères avaient pu être taillées dans des morceaux de bois à l'aide de pièces métalliques aiguisées sur des pierres !*

(Source : <http://rawa-ruska.net/rawa10.htm>)



KOMMANDO FRANCAIS AU SOUS CAMP DE TARNOPOL ATTACHE A RAWA RUSKA

La ville, quant à elle, devient un ghetto où 20.000 juifs sont entassés, avant que 9.000 d'entre eux soient déportés à Belzec. Une seconde rafle en 1943 ne laisse aucun survivant, Rawa Ruska a cessé d'exister. Après guerre, entre 35.000 et 37.000 hommes femmes et enfants seront retrouvés dans les environs, ce qui inclut aussi les prisonniers de guerre Soviétiques. En 1944, un rapport sur le fonctionnement du Camp 325 est établi par les autorités Soviétiques, en voici un extrait qui en dit long sur les conditions de vie imposées aux détenus :

Dans la banlieue de la ville de Rawa-Ruska, dans les anciennes casernes de l'Armée Rouge, au mois de juin 1941, le commandement allemand a créé un camp pour les prisonniers de guerre soviétiques. Du mois de juillet 1941 au mois d'avril 1942, d'après les éléments des dépositions des témoins, il se trouvait dans ce camp, plus de 18 000 hommes, prisonniers de guerre soviétiques. Les installations du camp, le régime et les conditions étaient calculés pour exterminer systématiquement les prisonniers de guerre.

A l'entrée des prisonniers de guerre au camp, on leur enlevait chaussures et vêtements. On ne donnait presque pas de nourriture aux prisonniers de guerre. Rarement on leur donnait une soupe d'épluchures de pommes de terre ou on les nourrissait avec des pommes de terre gelées, pourries. Les prisonniers de guerre tombaient d'inanition de faim. Les prisonniers n'ayant plus la force d'avancer, étaient obligés d'avancer sous les coups de bâtons, de fusils à répétitions pour se rendre au travail. La plupart d'entre eux, mouraient là, sous les coups reçus. En période d'hiver, les prisonniers de guerre, sous escorte, se rendaient au travail, sans vêtements et sans chaussures. Beaucoup allaient au travail pieds nus, dans la neige et gelaient en route et ces malheureux les Allemands les fusillaient. Etant affamés, les prisonniers de guerre se jetaient sur les cadavres de leurs camarades, dépeçaient les cadavres, faisaient cuire la chair humaine et la mangeaient.

Un témoin, habitant de la ville de Rawa-Ruska, GOLUBENKO Piotr, fils de Ivan, qui s'est trouvé pendant 5 mois, dans ce camp, comme prisonnier de guerre, a fait savoir : "Au camp de Rawa Ruska, où je me trouvais, les régimes et les conditions étaient affreusement pénibles. Les prisonniers de guerre étaient enfermés dans des baraquements, dont les Allemands, en hiver, laissaient spécialement les portes et les fenêtres ouvertes pendant toute la journée, afin que les gens, dans ces baraquements, meurent gelés. De la nourriture on ne nous en donnait presque pas, les prisonniers de guerre de faim, dépeçaient les cadavres des prisonniers de guerre, morts de faim, ils faisaient cuire et mangeaient cette chair humaine. Les officiers allemands voyaient tout cela et s'en gaussaient de rire. Moi-même j'ai vu de mes yeux, cuire 12 cadavres de prisonniers de guerre. Les fusillades et les coups emportaient 150 à 200 hommes par jour. Les cadavres des prisonniers de guerre étaient enlevés sur des remorques de tracteurs dans la forêt de Wolkowice, où ils étaient jetés dans une fosse spécialement creusée par les prisonniers de guerre, eux-mêmes".

Les faits d'anthropophagie au camp des prisonniers de guerre sont confirmés par les témoins oculaires : STIAGOWA Paulina, fille de Ivan, domiciliée dans la ville de Rawa-Ruska, rue Mickiewicz N° 70 et LANGE Joseph, fils de Jacob, domicilié dans la ville de Rawa-Ruska, rue Fredo N° 23 et d'autres. Quant aux tortures que les Allemands infligeaient aux prisonniers de guerre, de nombreux citoyens-témoins oculaires en ont fait part à la Commission. Par exemple : KOCZAK Basile, fils de Stéphane, domicilié au village de ENICZA, district de MAGIERCW : "J'ai travaillé au camp des prisonniers de guerre soviétiques du mois de décembre 1941 au mois d'avril 1942. Au cours de cette période, les Allemands ont exterminé par la faim, le froid et les fusillades près de 15 000 hommes, prisonniers de guerre. Les cadavres des morts et des fusillés étaient emportés sur des remorques de tracteurs, dans la forêt de Wolkowice. Les prisonniers de guerre affamés et épuisés, quand on les ramenait sur le terrain du camp, se jetaient sur les tas de pommes de terre pourries et gelées, ce pourquoi les convoyeurs les fusillaient sur place. J'ai vu faire sortir des prisonniers de guerre, entièrement nus, les ligoter à l'aide de ficelles, à un mur ou à un poteau et les tenir là, en hiver jusqu'à ce qu'ils meurent, gelés.

Le témoin ENYCZ Trophime, fils de Basile, du village de ENYCZA, district de Rawa-Ruska, a rapporté que : "Pendant la période où j'ai travaillé au camp des prisonniers de guerre, j'ai vu exterminer, de façon bestiale les prisonniers de guerre. Parmi de nombreux cas, j'en citerai un : lorsque les prisonniers de guerre allaient manger et qu'ils arrivaient à un

angle, ils recevaient brusquement un coup de planche sur la tête. De cette manière en un jour, on tuait plusieurs dizaines de prisonniers de guerre". Il a été établi par la Commission qu'au camp des prisonniers de guerre, on entretenait les maladies épidémiques, dont 50 hommes au moins, mouraient chaque jour. De cette manière on établissait un régime de conditions inhumaines, par les massacres, la faim et le froid, sur les 18 000 prisonniers de guerre, qui se trouvaient au camp, seuls 180 hommes, atteints du typhus, furent dirigés sur le camp de prisonniers de guerre de Lwow, quant aux autres, ils furent exterminés au camp de Rawa-Ruska.

Après l'extermination de tous ceux qui se trouvaient au camp de prisonniers de guerre, dans ces mêmes baraquements, au mois d'avril 1942, on plaça des prisonniers de guerre français, qu'on amena au nombre de 20 000 hommes. Les prisonniers de guerre français se trouvaient également dans de mauvaises conditions et mouraient souvent de faim et de froid. En fait foi le cimetière de la forêt de Wolkowice, où de nombreux prisonniers de guerre ont été inhumés (voir dossier d'inspection du cimetière). Les envahisseurs fascistes allemands obligeaient les prisonniers de guerre français à un travail au-dessus de leurs forces, les faisaient mourir de faim, les tenaient dans des baraquements non chauffés et les punissaient pour la moindre infraction au règlement du camp.

Tout cela a été rapporté par le témoignage de deux prisonniers français : Emile LEGER et Georges LE FOUL, qui étaient détenus au camp de prisonniers de guerre de la ville de Rawa-Ruska, d'où par la suite, ils se sont évadés. En 1944, à la suite de l'offensive de l'Armée Rouge, les envahisseurs allemands-fascistes ont évacué les prisonniers de guerre français du camp de Rawa-Ruska sur le camp de prisonniers de guerre français de CRACOVIE.

sources <http://rawa-ruska.net/rawa17.htm>



CARTE DE SITUATION DE RAWA RUSKA SITUÉE DANS LE TRIANGLE DE LA MORT

Malgré leurs conditions de vie épouvantables, la plupart des Français gardent leur dignité. Ainsi, le 14 juillet 1942, un défilé militaire est organisé, provoquant la colère du commandant du camp, le rittmeister Fournier. Plusieurs évasions ou tentatives sont également organisées, la plupart connaîtront hélas une fin tragique. Ici et là, des amicales se créent dans l'unique but de résister face à ses bourreaux. En 1943, le Camp de Rawa Ruska ferme, il est transféré à la Citadelle de Lemberg. Officiellement, 72 Français y auront trouvé la mort. Ce chiffre doit toutefois être étudié avec un certain scepticisme, car il ne représente qu'une vision partielle de la réalité, qui est très probablement bien plus élevée. Certains prisonniers reprendront les armes lors de l'avancée de l'Armée Rouge, aux côtés de laquelle ils combattront contre l'opresseur nazi. En 2003, un monument érigé à l'initiative de l'amicale de Rawa Ruska rappellera les souffrances endurées par des milliers de nos compatriotes que l'histoire a bien injustement oubliés. Winston Churchill a dépeint par ces mots le Camp n° 325 : "Rawa Ruska, en Ukraine, est le camp de la goutte d'eau et de la mort lente". C'est probablement l'analyse la plus juste que l'on ait pu lire sur ce lieu de sinistre mémoire.

Liens internet : [SITE DE L'UNION NATIONALE DES DEPORTES DE RAWA RUSKA](http://www.union-nationale-des-deportees-de-rawa-ruska.fr/)